

Au Châtelet: premier contact avec le Ballet soviétique



Le célèbre ballet classique du Théâtre Stanislavski de Moscou a fait hier soir ses débuts parisiens au Châtelet (lire l'article en page 10)

EN pénétrant lundi soir au Châtelet, on ne pouvait se défendre d'une certaine émotion à la pensée que, plus de 45 ans auparavant, ce fut dans le même théâtre que commença le prodigieuse carrière des « Ballets Russes » de Serge de Diaghilev. Cette « première » du Ballet Soviétique du Théâtre Lyrique National Stanislavski et

Nemirovitch-Danchenko s'allait-elle être le signe d'une révélation analogue ?

Il nous faudra, pour être à même de répondre équitablement à cette question, attendre d'avoir vu les deux prochains programmes annoncés. Car une soirée entièrement consacrée au vieux Lac des Cygnes — même rénové — si elle représente un laudable effort de prouver la fidélité à une tradition, est peu susceptible de fournir une image de l'essor du ballet en URSS.

Il ne semble pas, d'ailleurs, que le renouveau apporté par le maître de ballet Bourmeister constitue réellement une « rénovation » ; et c'est tant mieux : Le Lac des Cygnes est une vieille chose qu'il faut accepter telle quelle et un renouveau ne ressemble à un réplâtre.

Nous ne pouvions, raisonnablement, nous attendre qu'à une exhumation et c'est ce que nous eûmes, avec tout ce qu'elle peut comporter de pénible et, souvent, de monotone.

Est-ce pour demeurer dans la note que la technique des danseurs et jusqu'à leur aspect, respirent le vieillissement ? L'inoubliable film qui nous montra, en 1954, Le Lac des Cygnes dansé par les grandes étoiles soviétiques, s'il conservait le caractère vieillissant de l'ère, reflétait au sur consommé et, sous leurs tutus démodés, Oulouova et ses compagnes brillaient de l'éclat le plus éblouissant. Là, des comparaisons étaient permises avec les étoiles internationales et les grands chorégraphes que Paris connaît.

★

N'oublions pas que la Compagnie qui débute au Châtelet n'est pas celle qui dansa l'Opéra il y a deux ans et dont la venue est attendue avec impatience par tous les fervents parisiens de la danse. Il est probable que, tout comme les autres grands théâtres du monde, le Grand Théâtre de Moscou où le célèbre Bolchoï se seraient empressés d'engager en leur sein des vedettes qui, dans quelque autre troupe du pays, s'en seraient révélées dignes. Combien de danseurs et de danseuses Paris — et Londres et New-York — est-il vraiment fier de montrer à l'étranger ?

Il y a aussi chez ces danseurs visiteurs et les autres ballets soviétiques — classiques ou folkloriques — que nous avons pu voir sur scène ou à l'écran, des points communs incontestables.

Ce qui, peut-être, frappe le plus, c'est que la danse, chez les Russes, n'est pas seulement affaire de jambes. Ce n'est pas par hasard que le tronc y participe : la souplesse des tailles et des épaules, la flexibilité ondulante des bras et des mains, qui se retrouvent de l'étoile au moindre sujet du vivant corps de ballet, sont assurément le fruit d'un long travail. On ne saurait imaginer de cygnes plus oiseaux.

Il y a aussi chez ces danseuses nous parviens des danseurs lorsque leur valeur nous apparaît mieux une grâce dansante pleine de séduction, une gentillesse pausée jusqu'à la malice, en traitant le sol comme un partenaire. Et puis, quelles précautions envers l'espace même, lorsqu'on étend la jambe ou le bras ! Cela incite à passer sur certaines déficiences de l'écouleur.

★

Si le pays des Bakst et des Benois ne nous a pas éblouis cette fois par ses décors et la plupart de ses costumes pour quoi diable les danseurs portent-ils sur leurs collants ces affreuses barbotteuses ?), son point in- ne de théâtre a donné ses preuves de façon particulière dans trois tableaux.

D'abord, dans une sorte de prologue ajoute à l'argument original, on voit comment l'heroïne, sous son aspect de jeune fille cueillant des fleurs dans la jo-

re, est soudainement enveloppée dans les monstrueuses ailes de chauve-souris de l'enchantement qui la guettait du haut d'un rocher. Une bûche estompe peu à peu le vieux château qui se profilait sur le fond du décor, un lac se découvre et l'on voit arriver, glissant sur les rocs, le cygne de la métamorphose. L'effet est saisissant.

★

Dans le fameux deuxième acte, le lac apparaît dans toute sa splendeur. Et ce ne sont pas, comme à l'accoutumée, des oiseaux en carton, péniblement tirés par des câbles, qui défilent par sacques devant nous, mais des cygnes qui dirait vivants, qui avancent paisiblement sur l'immense étendue du lac.

Enfin, la scène finale du quatrième acte est un chef-d'œuvre de mise en scène et de trébuchage que notre Opéra même pourrait envier : alors que, désespérée, Odette, la princesse-cygne, se laisse définitivement happer par l'enchantement, les arbres de la forêt commencent à frémir sous le vent qui se lève, le lac s'agite, les eaux palpitantes se soulèvent et, graduellement, le déferlement des vagues envahit le plateau tout entier en une tumultueuse tempête, submergeant le malheureux prince. Du haut du rocher, la princesse-cygne se jette dans les bras de son amant pour disparaître avec lui dans les flots, l'enchantement se volatilise, les eaux s'apaisent et Odette, revenue à sa forme humaine, s'avance au bras de son élu. C'est du grand théâtre.

La restauration dans son unité initiale de la partition de Tchaïkovsky permet un accord intime entre la danse et la musique. C'est ainsi que le pas-de-deux du Cygne Noir (dansé par une chorégraphe inattendue) se déroule dans l'atmosphère sonore de lyrisme et de passion qui lui convient, tandis que son accompagnement habituel retrouve sa place normale au premier acte.

Voilà des qualités qui représentent plus que des prétexes à politesse envers nos hôtes. Elles sont suffisamment encourageantes pour donner au spectateur la curiosité de voir les programmes suivants.

Ne voulant pas risquer de jugement trop hâtif, je n'ai nommé aucun des artistes. Une danseuse, cependant, qui n'a dansé qu'un adage, m'a frappée par une classe qui semble la dépasser des autres : Vinogradova, sur le talent de qui j'espère avoir à revenir.

Dinah Maggie.

LE TOUT-PARIS TREMPE au bord du Lac des Cygnes

Se hâtant frileusement sous le dais rouge et blanc tendu devant le Théâtre du Châtelet, le Tout Paris (ce qui fait bien 3 ou 400 personnes) est venu juger avec ses différents préjugés, la valeur du ballet soviétique du Théâtre Stanislavski et Nemirovitch Chenko de Moscou.

La garde républicaine, toujours un peu là, eut plusieurs occasions de mettre sabre au clair. En effet, MM. Christian Pineau, Bourges-Maunoury, les présidents des deux Assemblées, MM. Monnerville et Le Troquer étaient de la fête. Du côté politique, on notait la présence de M. Buron, barbu comme un Valois, et M. Paul Reynaud, Mongol comme un... Mexicain.

Pour rester dans la description plébeuse de nos éminences républicaines, notons les vagues argentées de M. Paul Boncour et les ondes brunes de M. Guy Desson. Le Journalisme était représenté par quelques-uns de ses éditorialistes, opposés le matin et réunis le soir : J'ai nommé M. Jules Romain, Pierre Courtade ; la courtoisie aurait voulu que je classe la première Mme Geneviève Tabouis.

Inutile de le dire : les danseurs et les comédiens suppléaient à l'absence d'autres calcu-

lateurs : ainsi reconnûmes-nous Boris Kochno, Nora Auric, Zizi Jeanmaire, Roland Petit, Alicia Markova, Jacques Charron, Denise Noël, Julien Berthaud, Jacques Chazot (flancé, nous dit-on, à Isabelle Pia), Claude Nollier, Arletty, tout cela survolé par la présence aérienne du général Corniglion-Molinier, qui ne fut pas le seul gradé dans la salle où l'on pouvait reconnaître le général Koenig et le général Castroux.

P. M.-P. n'était pas là mais s'était fait gracieusement représenter par sa compagne, et son complice d'antan, j'ai nommé M. Edgar Faure, avait eu à cœur d'applaudir lui-même ce ballet de Tchaïkovsky dont les costumes et les décors déconcertent un peu l'esthétique stylisée de nos balletomanes férus de l'Opéra ou des manifestations chorégraphiques du Théâtre des Champs-Élysées. Inutile de dire que Son Excellence Vinogradov, ambassadeur d'U.R.S.S. en France, était aux premières loges tandis que le front penché entre ses deux mains levées, M. François Mauriac complétait son bloc-notes.

Henry Magnan.